Festival de Saintes 2015



Festival de Saintes : 10-18 juillet 2015. Imaginé en 1972 pour donner une nouvelle vocation (musicale) au site afin d'assurer sa préservation, le meilleur festival en Poitou-Charentes en juillet sait chaque année renouveler son offre : ni territoire des Ayatollah du Baroque, ni terre réservée des passionnés des sonorités romantiques, mais un goût spécifique et élargi pour la sincérité et l'authenticité des démarches artistiques, un tremplin de personnalités éclectiques finalement, qui osent, régénèrent, questionnent. Sous la voûte grandiose de l'église abbatiale, les grands concerts savent proposer de grandes formes : symphoniques, chorales, sacrées ou profanes, et cette année ce sont des générations de nouveaux musiciens, instrumentistes et chanteurs qui fourmillent d'idées et de saine sensibilité pour que l'idée du festival se conjugue avec découverte et aussi surprise voire défrichement. Allez à Saintes cet été pour les jeunes artistes communicatifs (lire ci après tous les noms des phalanges cultivées ici comme les pousses d'une stimulante pépinière) et aussi, surtout, ce **Wagner sur instruments d'époque** (Parsifal quand même) par Philippe Herreweghe et son orchestre maison : des Champs Elysées (événement symphonique le 18 juillet à 19h30 : dernier grand concert de l'édition 2015).

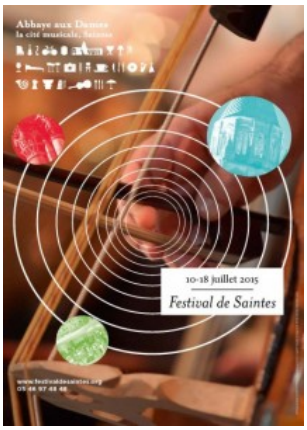
Wagner sur instruments d'époque : un nouveau défi gagnant ?



Ne manquez pas cette année : D'abord, **le Wagner sur instruments d'époque** (depuis le temps que nous en rêvons!), comme nous l'avons signalé précédemment, puis : le Rameau pastoral méconnu d'Amarillis et le ténor Mathias Vidal, le 13 juillet, 13h ; le Borodine du clarinettiste Raphaël Sévère, même date mais à 11h ; le Satie et John Cage d'Alexeï Lubimov ; Fux avec Vox Luminis, le 12 juillet à 19h30 ; la facétieuse et virtuose Petite Messe de Rossini par le chœur Aedes (le 17 juillet à 19h30), et surtout le dernier Wagner (Parsifal) et Strauss (Mort et transfiguration) par l'Orchestre des Champs Elysées et Philippe Herreweghe (temps fort pour les curieux de Wagner sur instruments d'époque : le 18 juillet à 19h30 ; au programme pour les amateurs de Wagner : Préludes du I, III en Enchantement du Vendredi Saint : soit les instants les plus hautement spirituels de la partition ; de quoi transformer la voûte de l'Abbatiale en nouveau temple bayreuthien ? Superbe idée en tout cas !). Les vertus du symphonisme sur instruments d'époque ne sont plus à prouver et Saintes, résidence et lieu de travail des jeunes instrumentistes de l'Orchestre maison, Jeune orchestre de l'Abbaye (ex JOA Jeune Orchestre Atlantique)-, « ose » également nous enchanter par un programme prometteur qui ressuscite le Beethoven français, Onslow (impétuosité, énergie, vitalité et raffinement instrumental, le 11 juillet à 17h).

Sans omettre, le premier concert concertant avec orchestre de la claveciniste Maude Gratton (le 13 juillet, 19h30), les transcriptions du violon ou du luth par Jean Rondeau

(clavecin) et une myriade exaltée (enchanteresse?) de jeunes ensembles qui foulent pour la première fois le sol de l'Abbaye (Quatuor Cambini : le 11 juillet à 22h dans Mozart et Haydn ; Gli Angeli : le 11 juillet dans Biber, Rosenmüller… ; La Main Harmonique dans les Madrigaux de Monteverdi, le 16 juillet, 22h ; Faenza : le 13 juillet, 22h, « Conversation ou dialogue de l'esprit et des sens »…).
Le 14 juillet temps fort à 19h30 dans l'Abbatiale : Messe en si de Bach par Philippe Herreweghe et le Collegium vocale Gent. Et puis année Louis XIV oblige, le festival offre aussi la restitution musicale des fastes du mariage de Louis XIV avec l'Infante Marie-Thérèse d'Espagne.



Le Festival de Saintes se structure dans et autour du lieu qui l'accueille, un ensemble minéral superbement préservé que le festivalier parcourt en empruntant ses alentours comme un manège enchanté : la cour extérieure, l'église, les vastes salles des communs de l'Abbaye aux Dames, où les concerts ont lieu à 13h, 17h30, 19h30, 22h… un menu qui permet chaque jour de choisir, selon son goût et son humeur, auquel s'ajoutent de nombreuses animations : conférences, visites guidées (locales et hors les murs)… Journée diffusée sur Radio Classique, le 14 juillet 2015.

Toutes les infos sur le site du Festival de Saintes 2015

VIDEO, reportage. Renaud de Sacchini, créé à Rio de Janeiro (Brésil) par Bruno Procopio: 1/2



VIDEO, reportage. Renaud de Sacchini à Rio de Janeiro (Brésil) par Bruno Procopio : 1/2 (mars 2015). Les 21 et 22 mars 2015, le chef d'orchestre franco-brésilien **Bruno Procopio** pilotant l'Orchestre Symphonique du Brésil, créée sous les tropiques, le chef d'oeuvre de Sacchini: Renaud, tragédie lyrique de 1783, fleuron de l'opéra des Lumières sous le règne de Marie-Antoinette. Bénéficiant d'un plateau brésilien dont surtout l'exceptionnelle mezzo **Luisa Francesconi**, la production était un temps fort de la programmation lyrique à la Sala Cecilía Meireles de Rio de Janeiro (JG Ripper, direction). Grand reportage vidéo : 1/2 © studio CLASSIQUENEWS.COM

LIRE aussi la nomination de Mr JG Ripper, directeur de l'Opéra de Rio (juin 2015)

LIRE notre compte rendu critique complet de Renaud de Sacchini par Bruno Procopio, Luisa Francesconi (les 21 et 22 mars 2015, Sala Cecília Meireles, Rio de Janeiro, Brésil)

_____

VOIR aussi sur YOUTUBE, notre reportage vidéo RENAUD de SACCHINI, PART 1 / 2 : création brésilienne, juin 2015 par Bruno PROCOPIO, Salle Cecilia Meireles, les 21 et 22 mars 2015 : (© studio CLASSIQUENEWS.TV 2015)

_____

VOIR aussi sur YOUTUBE, notre reportage vidéo RENAUD de SACCHINI, PART 2 /2 , création brésilienne, juin 2015 par Bruno PROCOPIO, Salle Cecilia Meireles, les 21 et 22 mars 2015 : (© studio CLASSIQUENEWS.TV 2015)

Brésil, RIO. João Guilherme Ripper nommé directeur de l’Opéra de Rio.



Brésil, RIO. João Guilherme Ripper nommé directeur de l’Opéra de Rio. Le directeur artistique et compositeur brésilien, João Guilherme Ripper est nommé directeur de l’Opéra de Rio (Fondation du Teatro Municipal de Rio de Janeiro au Brésil). Directeur depuis 2004, de la Salle de concerts Cecília Meireles, au coeur de Rio, dont il a avait fait un haut lieu de la diffusion musicale, **João Guilherme Ripper** a été nommé pour relever les nouveaux défis de l’Opéra carioca, réplique locale du Palais Garnier à Paris et dès sa première saison, en 1910, foyer particulièrement actif de l’art lyrique sur le plan international (comme l’est toujours le Teatro Conlon à Buenos Aires en Argentine). L’objectif du nouveau directeur de l’Opéra de Rio est à terme de faire évoluer le Teatro Municipal en grande maison d’opéra, renouant ainsi avec son histoire prestigieuse. « *J’assumerai à présent le développement artistique du « Municipal »* , commente João Guilherme Ripper, puis d’ajouter : « *je pense qu’un nouveau directeur sera nommé à la Sala Cecília Meireles avant la semaine prochaine* ».

Avec la nomination de son nouveau directeur João Guilherme Ripper, l’Opéra de Rio ouvre un nouveau chapître de son

histoire

Le nouveau grand défi de l'Opéra de Rio



Personnalité passionnée et libre, d'une rare exigence, JG Ripper à la direction du Théâtre Municipal de Rio de Janeiro aura toute latitude dans ses choix musicaux et artistiques, comme il a toujours fait, ainsi et pendant plus de 10 années à la tête de **la Sala Cecília Meireles** qui est devenue sous sa direction, un lieu incontournable de la vie musicale carioca. Perfectionnisme, audace, équilibre des choix artistiques… voilà sa marque de fabrique.



Récemment en mars 2015, le directeur de la Sala avait permis la création de **l'opéra de Sacchini : Renaud (1783), fleuron de l'art lyrique français des Lumières**, sous la direction de Bruno Procopio, avec la mezzo brésilienne Luisa Francesconi dans le rôle particulièrement difficile de la guerrière amoureuse, Armide. **LIRE notre compte rendu complet de Renaud à Rio par Luisa Francesconi et Bruno Procopio. VOIR aussi notre grand reportage Renaud de Sacchini créé à Rio (Sala Cecília Meireles, mars 2015)**



Le Teatro Municipal de Rio est inauguré en 1909. Dès sa première saison en 1910, il bénéficie du prestige et de l'activité de son confrère le Théâtre Conlon de Buenos Aires en Argentine : l'impresario Walter Mocchi favorisant même le transfert des grands artistes d'un lieu à l'autre, faisant de Rio, le temple lyrique le plus actif du Brésil. Toscanini fait ses premières armes de chef lyrique à Rio en 1886. Signe avant-coureur : la date de son inauguration en 1909 est le 14 juillet, jour de la fête nationale française… **La tradition du Municipal s'appuie surtout sur une programmation favorisant les opéras romantiques français** : *Les Huguenots* de Meyerbeer, *L'Africaine* de Halévy, *Pelléas et Mélisande* de Debussy ou *Maroûf savetier du Caire* de Rabaud… au point que Rio fut considéré parfois comme la succursale du Palais Garnier et de l'Opéra Comique dont il ne partageait pas seulement une proximité architecturale mais aussi artistique. Y ont été créés dans la foulée de leur création européenne et française : *Béatrice, Fortunio* de Messager, *L'Etranger* de D'Indy, *Monna Vanna* de Février, *Si j'étais roi* d'Adam… puis après la guerre, *L'Aiglon*, *Dialogues des Carmélites, La Voix Humaine*, autant de partitions absolument capitales pour l'essor de la culture française post romantique et moderne (XXème siècle). Les artistes français alimentent aussi une vraie passion française à Rio : les chanteurs Vallin, Crabbé ou Journet s'y produisant pendant plusieurs années… Avec la nomination à la direction de l'Institution carioca, de **João Guilherme Ripper,** se tourne une nouvelle page de son histoire mythique. Quels seront les axes de la programmation, et le répertoire français sera-t-il l'un des piliers de ce nouvel essor annoncé ? Réponses dans les mois à venir.

VOIR [le site de l'Opéra de Rio, Teatro Municipal de Rio de Janeiro (Brésil)]

VIDEO : [en décembre 2012, Bruno Procopio diirge le premieropéra italien représenté au Brésil à Rio : le perle buffa L'oro no compra amore de Marcos Portugal : reportage vidéo exclusif © classiquenews.com 2012]

VIDEO : voir aussi **le reportage RENAUD de SACCHINI créé à Rio (mars 2015 à la Sala Cecília Meireles) sur** [You tube] : https://www.youtube.com/watch?v=oNP-MtjC1iE&feature=youtu.be

---

Salzbourg été 2015 : trio lyrique éblouissant (Netrebko, Kaufmann, Bartoli)



Salzbourg festival estival 2015. La magie Salzbourgeoise ne tient pas à un cycle d'énergie symphonique, ni une thématique forte clairement proclamée (même si Mozart, Strauss – esprit des fondateurs oblige, restent fédérateurs d'édition en édition). Son rayonnement est le produit d'un hasard heureux / marketing savant, alliant qualité musicale évidemment et … glamour. En se choisissant 3 solistes en or, 3 ambassadeurs plébiscités et charismatiques, le festival estival autrichien sait cultiver son rayonnement planétaire… Netrebko, Bartoli, Kaufmann, 3 icônes lyriques ou 3 raisons majeures pour ne rien manquer du

Salzbourg 2015… Pourquoi aller à Salzbourg en Autriche en juillet et en août ? Voici notre sélection des rvs à ne pas manquer. **Parlons musique sacrée d'abord. Le 22 juillet : Missa Solemnis de Beethoven** (Grosses Festspielhaus, par Nikolaus Harnoncourt : tout concert de musique sacrée par **Nikolaus Harnoncourt** ne se refuse pas : le chef autrichien, adepte de la gravité voire du lugubre qui saisit, exprime la spiritualité des partitions comme personne à ce jour, il vient de le démontrer dans la trilogie des dernières Symphonies de Mozart (39, 40 et 41) en un coffret éblouissant de finesse, de poésie, de profondeur intitulé un « oratorio instrumental » en trois parties. C'est dire. Alors Beethoven, pensez …un grand résultat s'annonce.

Autre événement sacré à Salzbourg cet été, **la Messe en fa mineur par Yannick Nézet-Séguin, le 25 juillet, même lieu avec entre autres solistes : Dorotea Röschmann**.

Bartoli, Kaufmann, Netrebko… les 3 visages de la magie Salzbourg



Au registre des opéras, Mozart a sa suite atitré à Salzbourg, sa ville natale (qui le lui rendit si mal). Seul opéra pourtant programmé cet été, **Les Nozze di Figaro (28 juillet-18 août 2015**, évidemment dans la « Maison pour Mozart » / Haus für Mozart : par le duo Ettinger et Bechtolf avec Kühmeier, Pisaroni, Murray…) ; l'événement c'est aussi, surtout, **la Norma de Bellini par Cecilia Bartoli** (tout est complet mais vous pouvez essayer des places à la volée le soir même : **les 31 juillet, 3,6, 8 août 2015**, Haus für Mozart. Giovanni Antonini, direction / Patrice Caurier et Moshe Leiser, mise en scène… si pas de chance, l'ouvrage serait diffusé par Arte … à suivre dans le mag télé de classiquenews.



Les mêmes Caurier et Leiser mettent en scène aussi I**phigénie en Tauride de Gluck, les 19,22,24,26,28 août, avec la très en forme Cecilia Bartoli** dans le rôle titre là encore (Haus für Mozart). Enfin le grand gagnant (en nombre de représentations, reste cette année le chef **Franz Welser-Möst qui dirige ainsi deux ouvrages importants : Fidelio de Beethoven (les 4,7,10,13,16, 19 août 2015**, dans la mise en scène de Guth avec Pieczonska, Jonas Kaufmann quand même en Florestan : d'emblée une incarnation passionnante) mais aussi **Der Rosenkavalier (de Richard Strauss)**, une production emblématique du festival autrichien avec Don Giovanni ou Cosi fan tutte de Mozart (Strauss fut le cofondateur en 1922 du festival estival de Salzbourg avec Max Reinhardt et Hugo von Hofmannsthal, poète librettiste du compositeur : les 20,23,26, 28 août 2015 au Grosses Festspielhaus. Harry Kupfer, mise en scène, avec Stoyanova, S. Koch, Groisböck, Schultz…)
Pour finir, le meilleur : **la reprise de la production du Trouvère / Il Trovatore de Verdi avec la Leonora de l'icône de Salzbourg, Anna Netrebko**. Saluée par nos rédacteurs sur classiquenews en 2014, la production diffusée sur Arte avait saisi par sa justesse (Lire notre compte rendu développé du Trouvère de Verdi à Salzbourg 2014 avec Anna Netrebko).



La soprano plus féminine et pulpeuse que jamais, maniant le risque aussi et les défis vocaux (ses Quatre derniers lieder de Strauss, – en novembre 2014 avec Barenboim, et sa Iolanta, indiscutable incarnation, en témoignent récemment) demeure in situ adulée par son fan club, quand le ténor Rolando Villazon qui avait débuté avec elle – dans un époustouflante Traviata en 2002 déjà, a quitté les scènes internationales depuis plusieurs saisons…

Donc pour le Florestan de Kaufmann, la Leonora de Netrebko, Harnoncourt et la Bartoli dédoublée en Norma et Iphigénie, cette édition 2015 de Salzbourg porte fièrement sa couronne de temple lyrique international chaque été (ce n'est pas Bayreuth qui peut en dire autant / **LIRE notre article : « Bayreuth 2015 : triste routine… »**).

Toutes les infos et les modalités de réservations sur le site du festival de Sazlbourg (Autriche) / **Salzburger festspiele 2015 , du 18 juillet au 30 août 2015.**

Bayreuth 2015 : triste routine…

Bayreuth 2015. Quelles sont les temps forts du festival de Bayreuth cette année ? La magie Bayreuth serait-elle cassée ? *C'est un festival à l'économie et plutôt restreint qui s'affiche en août 2015 : un total de 30 soirées lyriques réparties entre 7 ouvrages wagnériens.*



Le Ring toujours évidemment et comme depuis 2013, soit pour sa 3ème édition déjà, dans la production signée du très gadget **Frank Castorf,** dont le manque de souffle comme de poésie est atténué par la direction fièvreuse et dramatique donc très efficace du chef russe **Kirill Petrenko**, récemment nommé (21 juin) nouveau directeur musical du Berliner Philharmoniker (en succession de Simon Rattle à parti de 2018). Ouverture en fanfare par **la nouvelle production de Tristan und Isolde dans la mise en scène de la codirectrice Katharina Wagner (depuis 2008)**, arrière petite

fille du vénérable compositeur sous la direction de Christian Thielemann (les 25 juillet,, 2,7,13,18,23 août 2015 : avec Sthephen Gould et Anja Kampe dans les rôles-titres) ; après sa propre mise en scène des Maîtres chanteurs (2007-2011), l'héritière Katharina présente ainsi sa seconde réalisation ambitieuse sur la Colline Verte. Suit **Lohengrin** (les 26 juillet, 4,16,20,27 août dans la mise en scène de Hans Neunfels (production créée in loco depuis 2010 et présentée chaque année depuis), avec le chevalier descendu du ciel, angélique et racé de **Klaus Florian Vogt**, l'antithèse du noir et rauque Jonas Kaufmann, autre Lohengrin de feu et de braises intérieures.
A partir du 27 juillet, place au Ring (jusqu'au 26 août, présenté en 3 cycles entiers), hélas affiché en discontinuité : impossible de se programmer uniquement les 4 soirées de la Tétralogie sur 4 jours d'affilé, puisque la direction a intercalé entre les volets soit Le Vaisseau Fantôme (31 juillet), soit Tristan und Isolde (13,23 août). Même si l'on comprend l'obligation de diversité, l'intention de Wagner était quand même de donner son Ring dans la continuité d'un espace réalisé uniquement pour cela : les voeux du compositeur architecte n'y sont pas précisément respectés. Il est vrai aussi avouons le que après les trois premières Journées (*L'or du Rhin, La Walkyrie, Siegfried*, les chanteurs très sollicités, ont bien besoin de se reposer… d'où une journée de repos avant d'attaquer la montagne magique – orchestralement la plus aboutie du cycle, *Le Crépuscule des Dieux*).

Dans une lecture rien que décalée, qui importe les recettes élimées du théâtre berlinois postmoderniste (trublion né en 1951 originaire de RDA, Castorf dirige la Volksbühne de Berlin), les spectateurs venus du monde entier se délecter de l'acoustique unique (il ne reste plus que cela pour défendre l'unicité du lieu et de l'événement) retrouvent emblèmes du Ring Castorf (des symboles forts facilement compréhensibles et étendards d'autant plus affirmés qu'ils participent au Ring du bicentenaire Wagner 2013) : un canard jaune en plastic -mais à

roulettes-, pour l'Or du Rhin, un samovar vieille époque pour la Walkyrie, une kalachnikov pour Siegfried, un briquet lance flamme pour Le Crépuscule des Dieux… Chacun jugera devant un spectacle certes théâtral non dénué d'humour (autre sacrilège à Bayreuth) mais qui manque singulièrement de poésie : Castorf aime déconstruire, évidemment choquer (Siegfried et Brunnhilde donnent à manger à deux crocodiles en caoutchouc… un classique repris par Caurier et Leiser dans leur Giulio Cesare de Handel à Salzbourg pour Bartoli!). Voilà bien des travers de théâtreux qui se servent de la musique plutôt qu'ils ne la servent en réalité. Pas sûr que cette mise en scène de Castorf copieusement huée à chaque reprise, après sa création en 2013 ne s'impose comme celle de Chéreau de 1976 (pour le Centenaire Wagner) elle aussi sérieusement chahutée, mais qui, elle, était devenue culte jetant la sidération dès 1980… Attendons 2016 donc pour constater l'évolution du goût des spectateurs (pour autant que Bayreuth ne nous l'inflige à nouveau). Ce qui agace ici c'est essentiellement la vision fragmentée entre chaque volet de la Tétralogie, contrevenant avec la conception unitaire de Wagner et la direction plus affinée et cohérente de Kirill Petrenko (vrai champion plus qu'isolé, dans cette galère du Ring).

Das Rheingold compte des vétérans wagnériens déjà bien identifiés et solides mais en cours d'usure (entre autres, Albert Dohmen, participant du Ring version Bastille pour Alberich et que l'on retrouve encore dans Le Crépuscule des dieux, 4è volet présenté à Bayreuth 2015). Peu de grandes voix (il y a bien longtemps que les meilleurs chanteurs wagnériens ont déserté la Colline, surtout dans le Ring : voyez par exemple de quoi était capable le festival grande époque, celle de Wieland Wagner dans les années 1955, avec dans la fosse le français André Cluytens : un récent coffret édité par Membran vient de paraître pour nous rappeler la cohérence d'une vraie équipe intelligemment réunie…). Pour l'heure, ce Ring ne brille ni par ses chanteurs ni surtout par la mise en scène : heureusement **la direction musicale de Kirill Petrenko sauve**

les meubles.
De même faible production pour **le Vaisseau Fantôme** sous la direction de Axel Kober (avec les ciseaux repères de la mise en scène de JP Gloger). Signe des temps, pas de Parsifal cette année. Patience ou raison gardée : les heures glorieuses de Bayreuth ne sont pas d'aujourd'hui, … alors pour demain ?
CD. Pour vous consoler, **Deutsche Grammophon vient d'éditer les opéras par Karajan dont son fameux Ring de Berlin en 1966–69** : une splendeur avec des chanteurs acteurs dans une conception chambriste, à la fois sensuelle et intellectuelle d'un fini exceptionnel : la claire alternative au Ring de Solti amorcé à Londres avec le Wiener Philharmoniker dès 1958, d'une cohérence elle, hollywoodienne.
Indiscutablement, Bayreuth 2015 n'est pas une année mémorable. A défaut d'y aller (il reste des places), surveillez les retransmissions radiophoniques ou à la télé ici et là annoncées. Voir la home dédiée de classiquenews : radio, télé (été 2015)…

VISITER le site du Festival de Bayreuth

LIRE aussi notre article : Rien ne va plus à Bayreuth : tempête et désaffection sur Bayreuth

---

Edouard Lalo : La Jacquerie, 1895



France Musique, vendredi 24 juillet 2015, 20h. Edouard Lalo : La Jacquerie, 1895. Fiesque de 1868 fut un échec, Le Roi d'Ys (1888), le fruit d'une genèse difficile… sur le chemin lyrique, **Edouard Lalo** collectionna les avatars comme les jalons d'une suite maudite : **La Jacquerie créé en 1895 ne déroge pas à la règle**. Ce fut même son ultime malédiction. Le compositeur décède pendant la composition en 1892. Et à partir du schéma global et de l'orchestration quasi achevée du premier acte, le très wagnérien Arthur Coquard décide de terminer le dernier opéra de Lalo. Sans la main complète de son concepteur, l'ouvrage ressucite à Montpellier dans l'assemblage post mortem signé de Coquard : en résultent 4 actes de 20 mn chacun avec des effets propres au grand opéra romantiques hérité de Meyerbeer (scènes spectaculaires tels ballets et choeurs d'envergure), vocalité verdienne (baryton et mezzo) et wagnérienne (ténor et soprano) mêlées. Pour autant la première main de Lalo, la reprise de Coquard, en dépit des effets ambitieux de l'ensemble… font-ils un bon opéra ? Dramatiquement tendu, psychologiquement profond voire juste ? Et l'état fragmentaire laissé par Lalo ne fait-il pas malgré tout une action composite déséquilibrée ? Intensément dramatique, plus tragique que sentimentale, l'oeuvre vit à Montpellier une nouvelle chance… La partition est créée à Monte-Carlo, le 9 mars 1895, puis à l'Opéra-Comique le 23 décembre suivant. A découvrir sur France Musique, le 24 juillet 2015 à partir de 20h. La distribution regroupe la Blanche de Véronique Gens, et deux chanteurs déjà sollicités in loco pour une précédente résurrection : Thérèse de Massenet-, Nora Gubisch et **l'excellent Charles Castronovo (dans le rôle du héros Robert, cœur vaillant, amoureux de Blanche)**. Souhaitons que tous défendent avec ardeur, une

composante clé de l’opéra français : l’intelligibilité. Le ténor Castronovo jamais en mal d’intensité, sait pour sa part allier énergie et articulation… C’est l’argument majeur de cette recréation attendue à Montpellier.

EDOUARD LALO (1823-1892) : LA JACQUERIE (1895)
En direct du Corum / Opéra de Montpellier
Opéra en 4 actes achevé par Arthur Coquard (1846-1910)
Livret Édouard Blau et Simone Arnaud – Version concert

Orchestre Philharmonique de Radio France
Chœur de Radio France
Patrick Davin direction
Chef de chœur Michel Tranchant
Chef de chant Brigitte Clair
Véronique Gens soprano : Blanche de Sainte-Croix
Nora Gubisch mezzo-soprano : Jeanne
Charles Castronovo ténor : Robert
Boris Pinkhasovich baryton : Guillaume
Christophoros Stamboglis baryton-basse : Le Comte de Sainte-Croix
Patrick Bolleire basse : Le Sénéchal
Enguerrand de Hys ténor : Le Baron de Savigny

Synopsis

Acte I : la dot, objet de la révolte. France, milieu du XIVè. Près de Beauvais, dans son château féodal, le comte de Sainte-Croix prépare le mariage de sa fille Blanche avec le baron de Savigny. Le seigneur impose à ses serfs de fournir la dot : les paysans sont exaspérés et menés par Guillaume et venu de Paris, Robert, pensent à la révolte.
Acte II : Robert, meneur des révoltés. Dans les bois, les paysans jurent de mettre fin au servage en se révoltant contre le comte : se distinguent deux tempéraments : le brutal

Guillaume (« à mort! »), le plus raisonné et juste Robert (« justice! »). Robert contre l'avis de sa mère Jeanne, est nommé chef de la Jacquerie.

Acte III : l'assassinat du comte. Au château du comte de Sainte-Croix, les « Jacques » révoltés surgissent avec fracas pendant la fête de fiançailles de Blanche. Le comte répond avec mépris : il est assassiné. Robert sauve de justesse la vie de Blanche, qui l'avait sauvé à Paris lors d'une émeute.

Acte IV : la répression et la mort de Robert. Dans une chapelle en ruines, au milieu de la forêt, Les Jacques sont pourchassés par la troupe des Seigneurs fédérés. Robert retrouve Blanche et lui avoue son amour mais Guillaume accuse le jeune homme de trahison : il souhaite à tout prix sauver la fille du comte. Les Seigneurs surgissent mais Guillaume poignarde Robert, laissant seule Blanche qui se retire au couvent.

BERLIN. Kirill Petrenko succède à Simon Rattle



Chefs. Kirill Petrenko, nouveau chef du Berliner Philharmoniker. Berlin, Philharmonie. Un chef lyrique russe comme successeur de Simon Rattle. Rien ne laissait présager un tel dénouement et aussi rapidement. Finalement, heureuse moisson du 21 juin pour l'été et aussi la Fête de la musique, les instrumentistes du Philharmonique de Berlin ont élu le successeur de Simon Rattle, le chef russe Kirill Petrenko (43 ans), ainsi adoubé comme leur nouveau directeur musical à

partir de 2018. Mariss Jansons, Andris Nelsons étaient en lice… Né en 1972 (Omsk, Russie), de parents musiciens et musicologues, Petrenko chef surtout lyrique (il dirige actuellement -et depuis 3 éditions, depuis 2013 déjà-, la Tétralogie à Bayreuth), a finalement remporté les suffrages des instrumentistes berlinois. Le maestro russe a fait ses armes en Autriche puis à Meiningen (directeur de la musique de 1999 à 2002) : il a surtout dirigé des opéras (Lady Macbeth de Mtsensk, Der Rosenkavalier, Rigoletto, La Fiancée vendue, Peter Grimes, Cosi fan tutte, La Traviata, et donc sa première Tétralogie en 2000, saluée par un large public).
De 2002 à 2007, Kirill Petrenko a perfectionné encore sa direction lyrique comme directeur artistique du Komische Oper à Berlin accomplissant plusieurs réalisations qui ont nettement marqué le goût du public berlinois : La Fiancée vendue, Don Giovanni (mise en scène par Peter Konwitschny), L'Enlèvement au sérail (Calisto Bleito), Jenufa (Willy Decker), Der Rosenkavalier / Eugène Onéguine / Grandeur et décadence de la ville de Mahagony (Andreas Homoki), Peter Grimes, … Par la suite et comme chef invité, le chef russe a dirigé au Met, à Vienne, Munich, se forgeant partout une très solide expérience de chef dramatique.
Affûtée, intense, parfois manquant de détail comme de clarté, la direction de Kirill Petrenko devrait s'affiner à la tête d'une phalange aussi précise et puissante que le Berliner Philharmoniker. Le choix d'un chef lyrique pour diriger l'un des orchestres les plus prestigieux en Europe mais qui développait jusque là surtout un répertoire symphonique n'est pas sans poser des questions ou plutôt indiquer une nouvelle orientation dans **l'histoire de l'Orchestre …**
En attendant 2018, allez à Bayreuth (il reste encore des places car le festival ne fait plus le plein depuis l'été dernier surtout face à des mises en scène aussi décalées déconcertantes que celle de Frank Castorf, vrai festival d'idées gadgets…) pour écouter **le Ring selon Petrenko (musicalement très investi)** : Das Reingold (27 juillet, 9 et 21 août 2015), Die Walküre (28 juillet, 10 et 22 août 2015),

Siegfried (30 juillet, 5,12 et 24 août 2015), enfin Götterdämmerung (1er, 14 et 26 août 2015)
VOIR la page du Ring à Bayreuth 2015 par Kirill Petrenko

CD, coffret. Friedrich Gulda : Mozart, the Mozart tapes Concertos and Sonatas 10 cd Deutsche Grammophon. Annonce

CD, coffret. Friedrich Gulda : Mozart, the Mozart tapes Concertos and Sonatas 10 cd Deutsche Grammophon. Friedrich Gulda. Né en 1930, décédé en 2000, à 70 ans, le pianiste est passé de la scène glorieuse des théâtres de prestige à une carrière plus chaotique marquée par des engagements contestataires moins lisses et conformes que l'excellence de son jeu et sa prodigieuse musicalité le font paraître. Légende vivante, l'artiste suscite un tel engouement que le public s'enthousiasme comme s'il s'agissait de Dieu le père donnant un récital, réservant illico sans savoir au juste ce que la star allait jouer : Bach, Mozart, Debussy… ou du jazz. Selon ses humeurs. Le tempérament destructeur et volontiers libertaire du pianiste est à chercher du côté de ses origines viennoises, dans ce berceau certes mélomane mais si rétrograde et bourgeois qu'il s'est plu à en fustiger les tensions réactionnaires, le conformisme étriqué. Avec son petit bonnet vissé sur le crâne qui lui donnait un air de gourou hindou venu de son Ashram régénérateur, Gulda a toujours aimé cultiver sa différence, son unicité dans/contre le système.

Etre libre

Jamais la liberté d'un artiste n'a plus compté que depuis l'insolent Mozart quittant ce Salzbourg honnis et méprisant pour son génie : Gulda fait de même vis à vis de Vienne et du bon public bourgeois, l'insoumis n'entendait jamais pactiser avec la tentation de l'impérialisme hitlérien, ce facisme si facilement exprimé dans les années 1930, qui prenait source dans l'antisémitisme qui fit démissionner Mahler de la direction de l'Opéra d'état en 1907… Voilà ce qu'incarne le geste impertinent mais libre de Gulda le magnifique à la face des mélomanes nantis viennois. Mozart est un dieu pour Gulda qui se délectait à jouer ses œuvres et est mort le même jour que lui, un 27 janvier…



Iconoclaste certes, Gluda interroge l'obligation viscérale de l'artiste dans la société et vis à vis du monde : jouer comme un divertissement sans esprit critique n'a pas de sens. L'art sans la conscience et la critique ne vaut rien : voilà la clé pour comprendre la démarche d'un Gulda toujours sur le fil de la dénonciation, d'un débordement critique et minutieusement ciblé : ainsi paraît-il nu à la télé autrichienne, avec sa femme, toute aussi nue que lui, pour interpréter Schumann (L'amour et la vie d'une femme), ainsi surtout refusa-t-il l'anneau du bicentenaire de Beethoven proposé en 1970 par l'Académie de Vienne, l'équivalent de la Légion d'honneur : une distinction que Gulda se plut à écarter car il n'estima jamais assez le goût

des Viennois : s'il acceptait, c'était reconnaître que les Viennois avaient bon goût… S'il y eut des Viennois qui avaient la haine des juifs, Gulda le viennois prit soin de démontrer qu'il pouvait lui aussi avoir la haine… des Viennois.
Musicien prodigieux, Gulda apprit du maître Bruno Seidlhofer (à l'Académie de musique de Vienne), lequel eut ensuite comme élèves, Martha Argerich et Neilson Freire… les deux jeunes pianistes ne faisaient que suivre l'exemple de leur idole. En dépit de ses frasques et débordements souvent excessifs ou abusifs, Gulda éblouissait par son intelligence musicienne, un jeu solaire qui dépassait largement les petites provocations de l'homme.
L'intelligence, la douceur badine et pourtant sincère et si juste de ses Mozart éblouissent ici dans ce coffret Deutsche Grammophon de 10 cd regroupant toutes les gravures réalisées pour la marque jaune, de 1948 à 1999. 51 années d'une carrière où le pianiste pose clairement l'enjeu d'une vie d'interprète : jouer c'est exprimer et aussi provoquer. Contre la tiédeur et la quête uniforme asséchante, désincarnée de la performance au nom de la musique, Friedrich Gulda affirme une autre dimension, celle du sens et de la finalité de chaque proposition musicale. Contemporain d'un autre dieu du piano, Glenn Gould, Gulda à l'inverse ne cesse d'interroger son rapport au public dans un questionnement parfois tendu mais si communicatif que son confrère avait d'emblée écarté en ne se consacrant très vite qu'à l'enregistrement en studio. L'art de Gulda est demeuré attaché au concert en public quitte à le remettre toujours en question (et à détruire ou rejeter ce qu'il avait accompli précédemment) : un paradoxe érigé en moteur d'avancement. Il est resté depuis sa disparition un phénomène inégalé, le pur artiste défiant l'ordinaire, le conforme, le normé. Or en art, il n'est pas de règle, seule la liberté et la passion priment, au prix d'une discipline de fer : c'est la clé des grands inégalés.

CD, coffret. Compte rendu critique. Friedrich Gulda : Mozart, the Mozart tapes Concertos and Sonatas 10 cd Deutsche

Grammophon. Prochaine grande critique dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com

Tracklisting / sommaire du coffret Mozart par Friedrich Gulda

CD1-5 : l'intégrale des enregistrements Mozart (Sonates et Fantaisie K475)

CD2 6 : les Sonates enregistrées par Deutsche Grammophon et les derniers enregistrements (K331,457,570,576)

CD 7-8: les Concertos pour piano (Wiener Philharmoniker, Claudio Abbado)

CD 9-10: les premiers enregistrements depuis 1948

Les Timbres : le Carnaval (Baroque) des animaux



Festival Musique et Mémoire. Les Timbres : Carnaval des animaux : le 18 juillet 2015, 21h. **A LURE (Haute Saône) : un Carnaval baroque inédit** : Le Carnaval des Animaux. Avant Camille Saint-Saëns, les Baroques ont cultivé l'évocation musicale des tempéraments animaux… Les Timbres proposent donc un spectacle inédit qui compose une satire du genre humain, tantôt tendre et moqueuse, tantôt piquante et interrogative : et si nous étions tous des animaux ? L'humeur, le caractère, le tempérament, l'acuité et l'expression du

regard fondent ici une recherche comparée de vérité et de justesse. L'on pense évidemment aux conférences physiognomoniques de Charles Lebrun et de Lavater où le visage de l'homme selon sa morphologie est apparentée par un dessin très abouti et caractérisé aux animaux : chat, chouette, chameau, cheval, aigle… ou lion, c'est selon. Ce parallèle offre des séquences éloquentes et expressives propres à la quête d'une rhétorique idéale depuis le XVIème siècle.

Un texte écrit par Jana Rémond, met en scène différents aspects des caractères de l'homme sous la forme de saynètes métaphoriques, illustrées par des oeuvres du répertoire baroque français inspirées par les animaux.





Ce Carnaval est une fantaisie baroque construite sur un répertoire musical du XVIIIe siècle prenant comme thématique les animaux – Les Fauvettes Plaintives de Couperin, La Poule de Rameau, Le Dragon de Michel de la Barre… Les pièces dialoguent avec des textes d'inspiration baroque, offrant une galerie de portraits aussi cyniques que comiques. Dans cette vie en perpétuel changement, à quoi peut-on se raccrocher ? Pour trouver des réponses, le narrateur part à la rencontre d'animaux qui ont chacun leur mot à dire sur la question. Incarnant tour à tour les différents animaux des pièces musicales, le comédien est à la fois dragon, rossignol, papillon, moucheron…. Le dialogue entre texte et musique rend complices l'acteur et les musiciens, qui se font aussi partenaires de jeu. Gageons que nos interprètes défendent surtout des affinités analogiques avec les volatiles : de la Poule de Rameau aux Rossignols de Couperin et Caix d'Hervelois, sans omettre les Tourterelles de

Monteclair, le chant des oiseaux inspirent particulièrement les instruments… Durée : environ 45 min ou 1h. **LIRE notre présentation complète de la résidence des Timbres au Festival Musique et Mémoire 2015**.

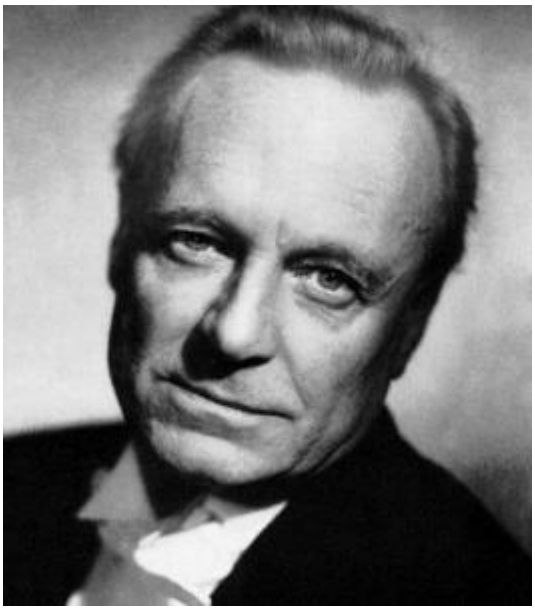
Programme
Jean-Philippe RAMEAU (1683-1764) : La Poule
François COUPERIN (1668-1733) : Les Fauvettes plaintives ; Le Moucheron ; Les Satyres ; Le Rossignol en Amour ; Le Rossignol Vainqueur
Louis de CAIX d'HERVELOIS (1680-1759) : Rossignol ; Papillon
Michel PIGNOLET de MONTECLAIR (1667-1737) : Les Tourterelles ; Les Nayades



Festival Musique et Mémoire 2015
Week end 1 : résidence Les Timbres
7 Concerts les 17, 18 et 19 juillet 2015
Réservations sur le site du Festival Musique et Mémoire
www.lestimbres.com

André Cluytens

Biographie du chef André Cluytens.



Né en 1905 à Anvers (Belgique), le chef André Cluytens est mort en 1967 à Neuilly sur Seine. Il a marqué l'interprétation de la musique symphonique française en particulier romantique (Berlioz, Bizet, Franck, Debussy, Ravel…) en un âge d'or interprétatif propre aux années 1950 et 1960. Né flamand d'un père directeur d'opéra et chef d'orchestre à Anvers et d'une mère cantatrice, le jeune Augustin futur André avait tout pour devenir un maestro symphoniste, né pour diriger l'opéra. En 1927, à 22 ans, il remplace son père pour Les Pêcheurs de perles … première expérience qui décide de sa vocation musicale. Cluytens assure la création de Salomé de Strauss en Belgique puis à partir de 1932, passe en France où il dirige à Toulouse 'Capitole), Lyon, Bordeaux, Vichy… Naturalisé français en 1939, Augustin devient André la veille de la guerre. Pendant les années 1940, sa carrière cependant se poursuit avec succès : suspecté à la Libération, il est cependant blanchi en 1946 et reprend son activité artistique. Il dirige l'Opéra Comique (1946-1953), l'Orchestre de la Société des Conservatoires dès 1942… Chef reconnu, André Cluytens est invité à diriger le Philharmonique de Berlin (de 1952 à 1966). Le chef fin et dramatique, passionné de culture française, est aussi, surtout un wagnérien de très haut vol : il dirige à Bayreuth dès 1955, à l'invitation de Wieland Wagner, admiratif de sa direction et de la sonorité de Cluytens (les deux hommes présenteront ensuite leur travail à Paris dans les années 1960 – Cluytens étant devenu directeur de l'Opéra parisien : cf. Tannhaüser de 1963) ; Vienne l'accueille avec Tristan und Isolde, et La Scala lui confie sa Tétralogie. Les années 1950 sont les plus fastes pour un maestro partout célébré pour sa subtilité et la fièvre dramatique dont il est capable d'instiller en complicité avec

les instrumentistes des orchestres qu'il dirige. En 1955, il est le premier français à diriger régulièrement à Bayreuth (Tannhaüser, Les Maîtres Chanteurs, Parsifal et Lohengrin) ; il dirige le philharmonique de Vienne aux Etats Unis (1956), assure la création de la Première Symphonie de Dutilleux à la tête de New York Philharmonique (novembre 1957), enregistre à Berlin avec le Philharmonique de Berlin l'intégrale de Beethoven entre 1957 et 1960. C'est l'époque aussi où (en 1960), Cluytens redevient belge, et dirige l'Orchestre national de Belgique qu'il hisse à son niveau d'excellence jamais connu après lui.



En 1965, il revient à Bayreuth pour y diriger Parsifal (succédant alors à Knappertsbush) : admiratifs et saisis, les spectateurs applaudissent alors pour la première fois dans l'histoire du festival wagnérien, entre chaque acte : sacrilège et consacration ! Outre son dramatisme stylé, la direction d'André Cluytens frappe par son sens de l'équilibre, de la clarté, son hédonisme transparent et pourtant très dramatique, une élégance innée, toutes qualités inféodées à une intelligence de l'architecture qui impose le chef lyrique ou symphonique. Cette alliance entre sensualité et discipline forge un style inimitable partagé par le plus grands interprètes. Communiquant avec précision et mesure, distillant son fameux sourire et l'éclat de son regard, André Cluytens savait transmettre ses idées aux musiciens qu'il dirigeait dont la soprano Anja Siljia (Salomé légendaire), et très proche du maestro dans les dernières années de sa vie. Le chef rare musicien sincère et entier, perfectionniste et poète, savait transformer l'interprétation en expérience humaine, artistique et mystique d'une intensité

inouïe. Le legs édité par Membran s’agissant des premières réalisations wagnériennes à Bayreuth est donc incontournable. Un must pour tout wagnérien comme pour tout amateur de direction symphonique inspirée.